

« ple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe  
« entière deviendra libre ! »

Barras, président du Directoire, répondit à Napoléon :

« La nature, avare de ses prodiges, ne donne que de loin en  
« loin des grands hommes à la terre ; mais elle dut être jalouse de  
« marquer l'aurore de la liberté par un de ces phénomènes, et la  
« sublime révolution du peuple français, nouvelle dans l'histoire des



« nations, devait présenter un génie nouveau dans l'histoire des  
« hommes célèbres.

. . . . .  
. . . . .  
. . . . .

« Le premier de tous, citoyen général, vous avez secoué le joug  
« des parallèles ; et du même bras dont vous avez terrassé les enne-  
« mis de la République, vous avez écarté les rivaux que l'antiquité  
« vous présentait !

« Tous les âges, tous les empires, offrent des conquérants précédés  
 « de l'effroi, suivis de la mort et de l'esclavage ; mais vous, citoyen  
 « général, vous avez médité vos conquêtes avec la pensée de Socrate ;  
 « vous avez semé la victoire et la liberté, réconcilié l'homme avec la  
 « guerre, et, après dix-huit siècles, vengé la France de la fortune  
 « de César !

« Citoyen général, c'est surtout comme pacificateur du continent  
 « que le Directoire se plaît à vous contempler. Par la plus glorieuse  
 « paix, vous faites tout à coup succéder à la puissance des armes  
 « françaises une attitude de repos plus formidable encore ; vous  
 « prouvez qu'on peut cesser de vaincre sans cesser d'être grand ! »

En terminant, Barras tendit les bras à Napoléon, et lui donna, au nom du peuple français, l'accolade fraternelle.

Les autres directeurs suivirent cet exemple. Alors le Conservatoire exécuta le *Chant du Retour*, paroles de Chénier, musique de Méhul. Le reste de la séance fut rempli par un discours du ministre de la guerre, dans lequel il célébra les exploits des armées, les triomphes de la République sur ses ennemis intérieurs et extérieurs, et Napoléon, le héros du jour et de la solennité.

On remarqua que, loin de suivre l'exemple des autres orateurs, Napoléon, dans son discours, avait évité de parler des affaires du temps ; mais cette dernière phrase : *Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre*, resta gravée dans les esprits réfléchis, et parut contenir un sens profond.

Cette réception fut suivie d'un grand dîner où assistèrent les deux présidents des deux conseils, le corps diplomatique et les principales autorités civiles et militaires. Le président du Directoire y porta plusieurs toasts, auxquels répondit la musique. Napoléon n'y fut pas nommé ; mais le poète Lebrun, qui assistait à ce dîner, improvisa ces deux vers sur lui :

« Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,

« Il conquiert en deux ans mille siècles de gloire ? »

Le lendemain, Napoléon dîna chez le directeur François de Neufchâteau ; c'était un repas de savants et de gens de lettres.

Le général témoigna le plus vif plaisir de cette réunion, en se livrant à tout l'épanchement de l'intimité.

Il étonna les convives par la variété et l'étendue de ses connaissances, parla de mathématiques avec Lagrange, de métaphysique avec Sieyès, de poésie avec Chénier, de littérature avec Arnault, de politique avec Gallois, et de législation avec Daunou.

Au dessert, Laïs et Chéron chantèrent quelques couplets à la louange des vainqueurs de Lodi et d'Arcole ; enfin, les lettres et les arts apportèrent à l'envi leurs tributs à Napoléon ; David lui offrit de le peindre, l'épée à la main, sur le champ de bataille...

— Non, lui répondit-il ; ce n'est plus avec l'épée que l'on gagne les batailles. Je veux être représenté calme sur un cheval fougueux.

Cette belle idée, saisie par le grand artiste, produisit par la suite un de ses plus beaux tableaux.

Les deux Conseils législatifs donnèrent aussi un dîner à Napoléon ; vint ensuite le tour des ministres.

Obligé de subir toutes ces fêtes, il y restait le moins qu'il pouvait ; mais à celle que lui donna son grand admirateur, M. de Talleyrand, qui fut remarquable par le goût et le luxe qui y présidèrent, Napoléon demeura davantage.

Ce ministre des relations extérieures vint en personne lui faire son invitation, et le pria de déterminer lui-même le jour où il voudrait que la fête eût lieu.

Il pria aussi madame Bonaparte de lui donner la liste des personnes qu'elle désirerait y faire inviter.

Cette fête, où l'élite de la société de Paris était réunie, se composa, comme toutes les fêtes d'alors, d'un bal et d'un souper.

Nous n'en aurions pas parlé, si elle n'avait donné lieu à un incident assez piquant. Napoléon avait amené avec lui Arnault, auteur de la tragédie de *Marius à Minturnes*. En entrant dans la salle de bal :

— Donnez-moi votre bras, lui dit-il en s'emparant en effet du bras de ce membre de l'Institut ; puis, jugeant que cette préférence devait l'étonner, il ajouta :

— Je vois là bon nombre d'importuns tout prêts à m'assaillir ; tant que nous serons ensemble, ils n'oseront pas entamer une conversation qui interromprait la nôtre.

Voilà donc Napoléon et Arnault circulant bras dessus bras dessous au milieu des danseurs et des curieux ; la foule se groupa bientôt autour d'eux, et les gens dont Napoléon voulait se garder furent justement ceux dont il devint aussitôt la proie.

Se voyant bientôt l'un et l'autre cernés par eux, et la conversation s'étant engagée, comme Napoléon avait lâché le bras d'Arnault, celui-ci profita de sa liberté, non pour se promener dans le bal, mais pour se reposer.

Il s'assit sur une banquette placée dans le premier salon ; à peine était-il là que madame de Staël vint prendre place à côté de lui. Arnault connaissait peu cette femme ; cependant, sur le désir qu'elle en avait témoigné, un soir il s'était laissé conduire chez elle par Saint-Jean-d'Angély, son ami ; mais il n'y était pas retourné depuis.

— On ne peut pas aborder votre général, dit-elle à Arnault ; il faut que vous me présentiez à lui.

D'après les préventions que celui-ci savait que Napoléon entretenait contre madame de Staël, dont il redoutait l'esprit dominateur, et craignant qu'elle n'éprouvât quelque rebuffade, il tâcha de la dissuader de cette résolution, sans cependant s'expliquer franchement vis-à-vis d'elle.

Il n'y eut pas moyen. S'emparant de son bras, elle le mène droit à Napoléon à travers le cercle qui l'entourait et qu'elle écarta.

Forcé de faire ce qu'elle désirait, mais voulant au moins décliner la responsabilité dont un regard très-significatif de Napoléon l'avait déjà grevé :

— Madame de Staël, dit Arnault en s'adressant à Napoléon, prétend avoir besoin auprès de vous, général, d'une autre recommandation que son nom, et *exige* que je vous la présente, ajouta-t-il en s'inclinant.

Le cercle se resserre alors, chacun étant curieux d'entendre la conversation qui allait s'engager entre deux pareils interlocuteurs.

Madame de Staël accabla d'abord de compliments très empathiques Napoléon, qui y répondit par des propos assez froids, mais très-polis.

Une autre personne n'eût pas été plus avant ; mais, sans faire attention à la contrariété qui se manifestait dans les traits et dans l'accent du général, madame de Staël, déterminée à engager une discus-

sion en règle, le poursuit de questions, et tout en lui faisant entendre qu'il était pour elle le premier des hommes :

— Général, lui demanda-t-elle brusquement, quelle est la femme que vous aimeriez le plus ?

— La mienne, Madame.

— C'est tout simple ; mais quelle est celle que vous estimeriez d'avantage ?

— Celle qui aurait le plus de soin de son ménage.

— Je le conçois encore ; mais enfin quelle serait, pour vous, la première des femmes ?

— Celle qui me donnerait le plus d'enfants, madame.

Un peu déconcertée de cette réponse inattendue, M<sup>e</sup> de Staël lui dit d'un ton moitié railleur, moitié piqué, qu'il passait pour n'être pas un grand admirateur du beau sexe.

— J'aime beaucoup ma femme, répliqua-t-il.

Et Napoléon se retira précipitamment, en laissant madame de Staël au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade. Toute déconcertée d'un résultat qui répondait si mal à son attente :

— Votre grand homme, dit-elle à Arnault, est un homme bien singulier !

La singularité de cette scène est expliquée par celle des personnages : d'après le caractère connu de madame de Staël, et l'influence fondée ou non qu'on lui attribuait dans les affaires politiques.

Napoléon crut qu'elle se rapprochait de lui moins pour l'admirer que pour le dominer, et qu'elle le flattait comme ou caresse un cheval, pour mieux le dresser.

Jaloux alors de son indépendance comme il le fut depuis son autorité, il se hâta d'écartier par un mot cette indiscrete amazone, qui, remise de son désappointement, revint pourtant depuis à la charge, et finit par recevoir plus tard une atteinte un peu plus rude, et dont elle ne se releva pas.

Amusante pour ceux qui furent témoins de cet incident, la fête fut charmante pour tout le monde. Le nom de Bonaparte, proclamé par toutes les bouches, l'était aussi par l'orchestre.

Une contredanse qui portait son nom fut exécutée pour la première fois, et devint dès lors la contredanse favorite dans tous les bals, à la guignette comme dans les salons.

La danse fut interrompue par un banquet splendide, pendant lequel Laïs, le Tyrtée de l'époque, chanta des couplets fort spirituels, composés pour le héros de la fête par les Pindares du vaudeville.

En célébrant ses exploits passés, on célébrait aussi les exploits futurs dont ils étaient le pronostic.

Peu de temps après, c'est-à-dire le 28 décembre 1797, Napoléon fut nommé membre de l'Institut, en remplacement de Carnot, proscrit comme *royaliste* à la suite des événements du 18 fructidor.

Napoléon fut très-sensible à cet hommage. En réponse à sa lettre de nomination, il écrit en ces termes au président :

« Citoyen président,

« Le suffrage des hommes distingués qui composent l'Institut m'honore.

« Je sens bien qu'avant d'être leur égal je serai longtemps leur écolier.

« S'il était une manière plus expressive de leur faire connaître l'estime que j'ai pour eux, je m'en servirais.

« Les vraies conquêtes, les seules qui ne donnent aucun regret, sont celles que l'on fait sur l'ignorance.

« L'occupation la plus honorable comme la plus utile pour les nations, c'est de contribuer à l'extension des idées humaines.

« La vraie puissance de la République française doit consister désormais à ne pas permettre qu'il existe une seule idée nouvelle qui ne lui appartienne. »



Le Général Carnot,

Ce jour-là, (28 Décembre 1797) à six heures du soir (à cette époque, les séances académiques avaient lieu après le dîner), il se rendit, de sa petite maison de la rue de la Victoire, au Louvre, où l'Institut siégeait.

Durant le trajet, on arrêta plusieurs fois sa voiture pour la visiter, en conséquence d'un Décret du Directoire qui ordonnait la combustion de toutes les marchandises anglaises.

Le général supporta très-patiemment cette mesure vexatoire,

qu'il pouvait faire cesser d'un mot ; mais il avait recommandé à son cocher de ne pas le faire connaître.

Ces messieurs inspectèrent donc le modeste coupé de Napoléon, qui resta calme et impassible tout le temps que dura cette visite.

La séance fut brillante. L'assemblée était composée de l'élite de la société de Paris. Le désir de voir l'homme à qui l'on devait une paix acquise par tant de victoires, y attira plus de spectateurs que l'éloquence des académiciens n'y avait amené d'auditeurs ; aussi regardait on plus qu'on n'écoutait.

Un seul lecteur captiva l'attention : ce fut Chénier. Il lut un poème à la louange du général Hoche.

Ces vers, dans lesquels respirait la haine la plus énergique contre l'Angleterre, furent écoutés avec une sorte de satisfaction qui se changea bientôt en enthousiasme, quand du héros mort, passant au héros vivant, et s'adressant à un sentiment non moins vif que les regrets dus aux rares qualités de Hoche, nous voulons dire l'espérance que l'on fondait sur le génie de Napoléon, Chénier s'écria :

« Si jadis un Français, des rives de Neustrie  
 Descendit dans leurs ports, précédé de l'effroi,  
 Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,  
 Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,  
 Quand Neptune irrité lancera dans leur ile  
 D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,  
 Tous ces jeunes héros, vieux dans l'art des combats,  
 La grande nation à vaincre accoutumée,  
 Et le grand général guidant la grande armée ?... »

Alors les applaudissements, les acclamations qui s'élevèrent de toutes parts prouvèrent que ces beaux vers exprimaient les sentiments de toute l'assemblée.

La séance levée, Napoléon retourna chez lui, où il n'arriva pas sans avoir été arrêté et interpellé de nouveau ; mais ces importunités ne durent pas lui faire oublier les hommages qui lui avaient été prodigués dans cette soirée.

Au surplus, personne n'attacha jamais plus de prix que lui au titre de *membre de l'Institut*, car, à dater de ce jour, il le prit dans tous ses actes publics.

Neuf ans plus tard, un lundi du mois de septembre 1806, M. Geoffroy-Saint-Hilaire présidait la séance de l'Institut. Ampère occu-

paît la tribune et lisait un mémoire sur son admirable *Theorie des courants électriques*.

L'Académie était absorbée par l'attention que commandait ce travail, lorsque tout à coup une agitation extraordinaire, suivie d'un murmure général, vint à se répandre parmi les membres, à la vue d'un étranger qui, vêtu d'un frac bleu foncé et décoré de la Légion-d'Honneur, parut à la porte de la salle, entra mystérieusement, fit de la main un geste qui arrêta tout à coup ce murmure, et, approchant d'un fauteuil vide, y prit place.

Cependant M. Ampère, dont l'extrême distraction était aussi connue que son immense savoir, n'avait pas remarqué ce mouvement, bientôt diminué par l'intérêt même de sa lecture, et sans doute aussi par le soin qu'avait mis à le calmer l'inconnu, dès son arrivée.

Le mémoire lu, Ampère le dépose sur le bureau de l'Académie, recueille de ses confrères les témoignages d'admiration que son travail méritait, et retourne tranquillement à sa place.

Mais quel est son étonnement ! son fauteuil est occupé par l'étranger qui vient d'arriver et qu'il ne connaît pas. Ampère, un peu piqué, tourne autour de ce siège avec une sorte de gêne ; n'osant prier celui qui l'occupe de le lui céder, il tousse avec affectation et cherche poliment à lui faire deviner qu'il a usurpé la place qui lui appartient.

Mais, soit que l'inconnu ne le comprît pas ou qu'il ne voulut pas le comprendre, il le regarde froidement et ne bouge pas. Ampère, s'enhardissant de plus en plus, commence à murmurer, et s'adressant enfin à ses voisins, leur dit :

— Il est vraiment étrange qu'on vienne ainsi, sans autres formes, s'emparer de la place d'un autre !...

Mais le savant ne rencontrant autour de lui qu'un sourire silencieux, s'adresse alors à M. Geoffroy-Saint-Hilaire :

— Monsieur le président, lui dit-il, je dois vous faire remarquer qu'une personne étrangère à l'Académie s'est emparée de ma place et siège parmi nous.

Cette espèce de dénonciation occasionne une nouvelle rumeur. M. Geoffroy-Saint-Hilaire répond au plaignant :

— Vous êtes dans l'erreur, mon cher confrère ; cette personne à laquelle vous faites allusion est membre de l'Académie des Sciences.

— Et depuis quand ? demande Ampère fort étonné.

— Depuis le 5 nivôse an vi, répond l'étranger.

— Et dans quelle section, s'il vous plaît, Monsieur, réplique Ampère d'un ton ironique.

— Dans la section de mécanique, mon cher collègue, répond encore l'étranger en souriant.

— C'est un peu fort ! s'écrie Ampère ; et prenant un annuaire de l'Institut, il l'ouvre avec vivacité, et lit à cette date : « Napoléon Bonaparte, membre de l'Académie des Sciences, nommé dans la section de mécanique le 5 nivôse an vi.

En effet, c'était lui même qui était venu ce jour-là courber sa tête sous le niveau de la science. Ampère, excessivement troublé, se confond en excuses : sa vue s'était tellement affaiblie, qu'il n'avait pas reconnu l'Empereur.

— Voilà, Monsieur, lui dit gaiement Napoléon, l'inconvénient qu'il y a de ne pas fréquenter ses collègues. Je ne vous vois jamais aux Tuileries ; mais je saurai bien vous forcer à venir au moins m'y souhaiter le bonjour.

Ces paroles, dites avec une extrême bienveillance, rassurèrent le grand mathématicien, qui, ayant aperçu un fauteuil vide un peu plus loin, alla s'y asseoir tranquillement et comme s'il ne s'était rien passé. Alors M. Geoffroy-Saint-Hilaire demanda à l'Empereur s'il voulait bien que la séance continuât.

— Sans doute, monsieur le président, lui répondit Napoléon ; il n'y a rien de nouveau ; seulement, l'assemblée s'étant augmentée d'un de ses membres, elle se trouve plus complète.

Laplace parut à la tribune, et communiqua un mémoire *sur les probabilités*, que l'Empereur parut écouter avec un vif intérêt ; puis un ingénieur, étranger à l'Académie, M. Brunel, succéda à Laplace, et lut un autre mémoire sur les routes souterraines que l'on peut construire sous le lit des fleuves. Pendant tout le temps que dura cette lecture, l'Empereur parut absorbé dans ses réflexions.

M. Brunel descendu de la tribune, M. Geoffroy-Saint-Hilaire eut à nommer une commission pour faire un rapport sur ce qui venait d'être entendu, et l'Académie éprouva une profonde surprise quand le président dit à haute voix :

— Je nomme membres de la commission qui examinera le travail de M. Brunel, S. M. l'Empereur et MM. Monge et Poisson.

Alors tous les regards se dirigèrent vers Napoléon, qui, se levant à demi :

— Monsieur la président, dit-il, j'accepte avec plaisir.

Et la séance fut levée ; mais, avant de partir, l'Empereur causa quelques instants au milieu des illustres savants, qui lui prodiguaient toutes les marques de leur reconnaissance. Après les avoir engagés à venir le voir aux Tuileries plus souvent qu'ils ne le faisaient, il se retourna vers Ampère, et lui dit en lui tendant la main :

— Quant à vous, mon cher collègue, je vous attends demain à dîner : ce sera pour sept heures. Je vous placerai à côté de l'Impératrice, afin que vous ne la preniez pas pour une autre.

Puis il monta en voiture et retourna aux Tuileries.

Le lendemain, l'Empereur ne se mit à table qu'à huit heures du soir, après avoir attendu son collègue de l'Institut pendant une heure.... Ampère avait oublié l'invitation.

Au milieu des fêtes triomphales et du concert d'éloges par lesquels on célébrait la gloire du vainqueur de l'Italie, il y eut aussi quelques voix discordantes qui essayèrent de la flétrir.

C'était l'envie de ses rivaux, la jalousie du Directoire, la rage secrète des puissances qu'il avait humiliées, vaincues ou renversées, es le mécontentement de quelques patriotes italiens, exigeants ou ambitieux.

L'intrigue s'agitait contre lui, même au sein de l'armée. On imputa au défenseur de Vérone, le général Balland, d'avoir dit qu'il porterait à Paris trente chefs d'accusation contre Bonaparte.

Augereau tenait aussi de mauvais propos contre son ancien général en chef, qui cependant s'était montré son ami dans toutes les occasions. Une femme envoya prévenir madame Bonaparte qu'on voulait attenter aux jours de son mari, et que le poison serait un des moyens dont on ferait usage.

Napoléon fit arrêter le porteur de l'avis, qui ne se déconcerta point et se rendit, accompagné par un juge de paix, chez cette femme, qui fut trouvée étendue sur le carreau et baignée dans son sang ; elle avait été, dit-on, étranglée par les hommes dont elle avait écouté la conversation.



Lorsqu'on pénétra dans son logement, elle était encore vivante, mais dans un état tellement désespéré, qu'elle ne put faire aucune déposition.

Avec la paix, Napoléon avait vu arriver le terme de sa carrière militaire ; et, doué de

cette étonnante activité dont on a vu la puissance, il se trouvait en face d'un ennemi plus terrible pour lui que tous ceux qu'il avait vaincus ; l'oisiveté !

Il faut le dire, le Directoire, en dépit de tous les égards et de toute la franchise qu'il affectait envers Napoléon, avait peine à supporter sa grande popularité. Les troupes, en rentrant en France, le célébraient dans leurs récits, dans leurs chansons ; elles disaient hautement qu'il fallait chasser les avocats et le faire roi. L'administration marchait mal ; beaucoup d'espérances se tournaient vers le vainqueur de l'Italie ; ce fut alors que les directeurs voulurent le décider à retourner au congrès de Rastadt pour y diriger les opérations.

Il refusa ; mais il voulut bien accepter le commandement en chef de l'armée d'Angleterre.

Alors il fit part au gouvernement du grand projet qu'il avait nourri secrètement au milieu de ses triomphes, et dont le savant Monge seul reçut la confiance à Milan : ce projet n'était autre que la mémorable expédition d'Égypte.

Au mois de janvier de 1798, il avait dit à Bourrienne :

— Je ne veux ni ne puis rester ici : il n'y a rien à faire ; ils ne veulent entendre à rien ; peu à peu je me coulerai, parce que tout s'use à la longue. Cette petite Europe ne fournit pas assez de gloire, c'est une taupinière. Il n'y a jamais eu de grands empires et de grandes révolutions qu'en Orient, où vivent six cents millions d'hommes. Il me faut donc aller en Orient : toutes les grandes renommées viennent de là.

En effet, le plan de cette expédition, qui ouvrait la route de

l'Inde au commerce français, fixa l'attention du Directoire et lui parut satisfaire tous ses intérêts, dont le moindre, sans doute, était de retrouver la sécurité, en éloignant l'homme qui lui portait ombrage.

Quant à Napoléon, il lui fallait dépasser les plus grandes renommées. Déjà il avait fait plus qu'Annibal, il voulait faire autant qu'Alexandre et César : son nom manquait aux Pyramides, où étaient inscrits ces deux grands noms.



## CHAPITRE VII.

# Expédition d'Égypte.

---

### La Prise de Malte

Ce fut, comme nous venons de le dire, pendant la dernière campagne d'Italie, et tandis qu'il habitait Passeriano, où fut élaboré le traité signé plus tard à Campo Formio, que Napoléon porta pour la première fois ses regards vers l'Orient.

Durant ses longues promenades du soir dans le parc magnifique du château, il se plaisait à parler des empires fameux qui ont illustré ce vieux sol de leurs débris, et dont le souvenir, après tant de siècles, est encore vivace dans la mémoire des hommes.

Nommé général en chef de l'expédition d'Orient. Le 12 avril 1798, Napoléon mit une activité sans exemple à préparer ce qui devait assurer le succès de sa gigantesque entreprise.

Plus il demandait, plus on lui accordait, tant les directeurs désiraient l'éloignement d'un rival si dangereux pour eux.

En peu de temps, la flotte qui devait concourir à cette grande expédition réunit 72 bâtiments de guerre, 400 bâtiments de transport, montés par 10,000 marins, et ayant à bord 36,000 hommes de troupes réglées. Cette escadre était commandée par l'amiral Brueys.

Tout étant prêt, le général en chef, accompagné de sa femme et de son secrétaire particulier, Bourrienne, partit de Paris le 4 mai 1798 pour Toulon, où il arriva le 9. Dix jours après, de grand matin, *l'Orient*, que Napoléon montait avec tout son état-major, mettait à la voile.

Il y fut accueilli par les troupes avec une allégresse d'autant plus vive, qu'on ne leur avait pas encore fait connaître le nom du chef qui devait les commander Bonaparte leur adressa sur-le-champ la proclamation suivante:

« Soldats,

« Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges, il vous reste à faire la guerre maritime.

« Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, mais pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles.

« Soldats, l'Europe a les yeux sur vous ! Vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre ; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire.

« Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis:

souvenez-vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres.

« Soldats-matelots, vous avez été jusqu'ici négligés : aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous ; vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie.

« Le génie de la liberté qui a rendu, dès sa naissance, la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. »



Qu'on juge de l'effet que produisit sur l'armée tel langage, prononcé par le général qu'elle idolâtrait.

Des cris de *Vive Bonaparte ! Vive la République ! la Marseillaise*, entonnée par tous ces hommes comme par une seule voix, et des applaudissements qui semblaient tenir de la frénésie, avait répondu aux paroles de Napoléon.

Les soldats semblaient pleins d'ardeur et d'espérance, et nul d'entre eux n'eût voulu, n'importe à quel prix, renoncer à l'expédition

annoncée, car le général en chef avait promis de la gloire et Napoléon n'avait jamais trahi ses promesses.

Bonaparte ne doit faire à Toulon qu'une halte de quelques jours. Impatient de prendre mer, il ordonne d'achever à la hâte les derniers préparatifs. Le 19 mai (30 floréal an vi), la flotte sort de Toulon. Elle se compose de treize vaisseaux de ligne, dont un de 120 canons, deux de 80 et dix de 74 ; de deux vaisseaux vénitiens de 64 canons ; de six frégates vénitiennes, de huit françaises et de soixante-douze bricks, qui doivent être joints en mer par deux cents autres corvettes, cutters, avisos. Deux cents bâtiments de transport, suivent cette escadre et s'avancent sous sa protection. On n'avait pas vu, depuis le temps des croisades, autant de voiles réunies dans la Méditerranée. Le général commandant l'expédition et à bord du navire-amiral l'*Orient*. Près de lui se trouvent Mongo, Berthollet, Denon, Geoffroy Saint-Hilaire, Fourier, qui doivent représenter la France savante et lettrée sur les plages lointaines et barbares que vont explorer ces légions. Le ciel est pur ; l'astre qui se lève à l'Orient semble inviter l'escadre à suivre la voie que lui tracent ses lumineux rayons : le vent vient de la côte, et les voiles inclinent leurs flancs arrondis vers la patrie de l'homme dont la pensée dirige cette aventureuse expédition.

Trente-six mille soldats, de toutes armes, occupent le pont et l'entre-pont des navires. Où vont-ils ? ils l'ignorent. On ne leur a rien appris, si ce n'est qu'ils vont combattre pour la France et contre l'Angleterre. Mais il leur importe peu d'en savoir plus, puisqu'ils sont commandés par le général Bonaparte.

L'escadre ne sortit pas sans difficulté de la rade. Plusieurs vaisseaux labourèrent le fond sans pourtant s'arrêter ; mais l'*Orient*, qui portait 120 canons et tirait plus d'eau, pencha assez sensiblement pour donner de l'inquiétude aux nombreux spectateurs qui couvraient le rivage, et surtout madame Bonaparte, qui, du balcon de l'*hôtel de l'Intendance* où elle était restée, suivait les mouvements du vaisseau amiral.

Elle fut bientôt rassurée en voyant le bâtiment entrer majestueusement en pleine mer aux acclamations de la foule, au bruit des fanfares et de l'artillerie des forts. L'escadre longea les côtes de Provence jusque vers Gênes, où elle rallia le convoi parti de cette ville ;

elle tourna ensuite vers le cap Corse, et y fut rejointe par le convoi d'Ajaccio.

Là, elle attendit inutilement plusieurs jours celui de Civita-Vecchia. Napoléon attachait d'autant plus d'importance à l'arrivée de ce convoi, qu'il devait amener Desaix.

L'amiral Brueys expédia à sa recherche la frégate *l'Artémise*, commandée par le capitaine Stangnelet, auquel il donna pour instructions précises de se borner à reconnaître ce convoi et de revenir en rendre compte immédiatement. Enfin, lassé d'attendre le retour de cette frégate, Brueys se dirigea sur Malte.

L'ennui fut le plus grand mal dont la majeure partie des passagers eurent à se défendre. Pendant les premiers jours on eut recours au jeu ; mais comme ce jeu n'était rien moins que modéré et que les ressources des joueurs n'étaient pas inépuisables, l'argent de tous se trouva bientôt réuni dans quelques poches pour n'en plus sortir ; alors on se rejeta sur la lecture, et la bibliothèque, que le général en chef avait lui-même choisie, fut d'une grande ressource. Arnault, qui en avait la clef, devint un homme fort important.

En la lui confiant, Napoléon lui avait donné pour instruction qu'il ne devait prêter de livres qu'aux personnes auxquelles il était permis d'entrer dans la chambre du conseil, qui tenait lieu de salon de réunion, et aux individus qui faisaient partie du *gros état-major*, encore devaient-ils les lire sans se déplacer.

— Arnault, avait-il ajouté en lui faisant cette recommandation, ne prêtez que des romans ; gardons pour nous les livres d'histoire.

Les premiers jours, le bibliothécaire eut peu de demandes à satisfaire ; mais elles se multiplièrent dès que les joueurs malheureux, à l'exemple de celui de Regnard, s'avisèrent de chercher des consolations dans la philosophie.

La collection des romans suffit à peine. Le temps du déjeuner au dîner était celui que ces messieurs consacraient à la lecture, couchés sur le divan qui régnait autour de la pièce. De temps à autre Napoléon sortait de sa chambre et faisait le tour du salon, tirant gaiement l'oreille à l'un, ébouriffant les cheveux de l'autre, ce qu'il pouvait se permettre sans inconvénient, chacun ayant supprimé les *crépés* et les *toupets* pour adopter la coiffure à la *Titus* ou à la *Caracalla*.

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5° EDITION**

---

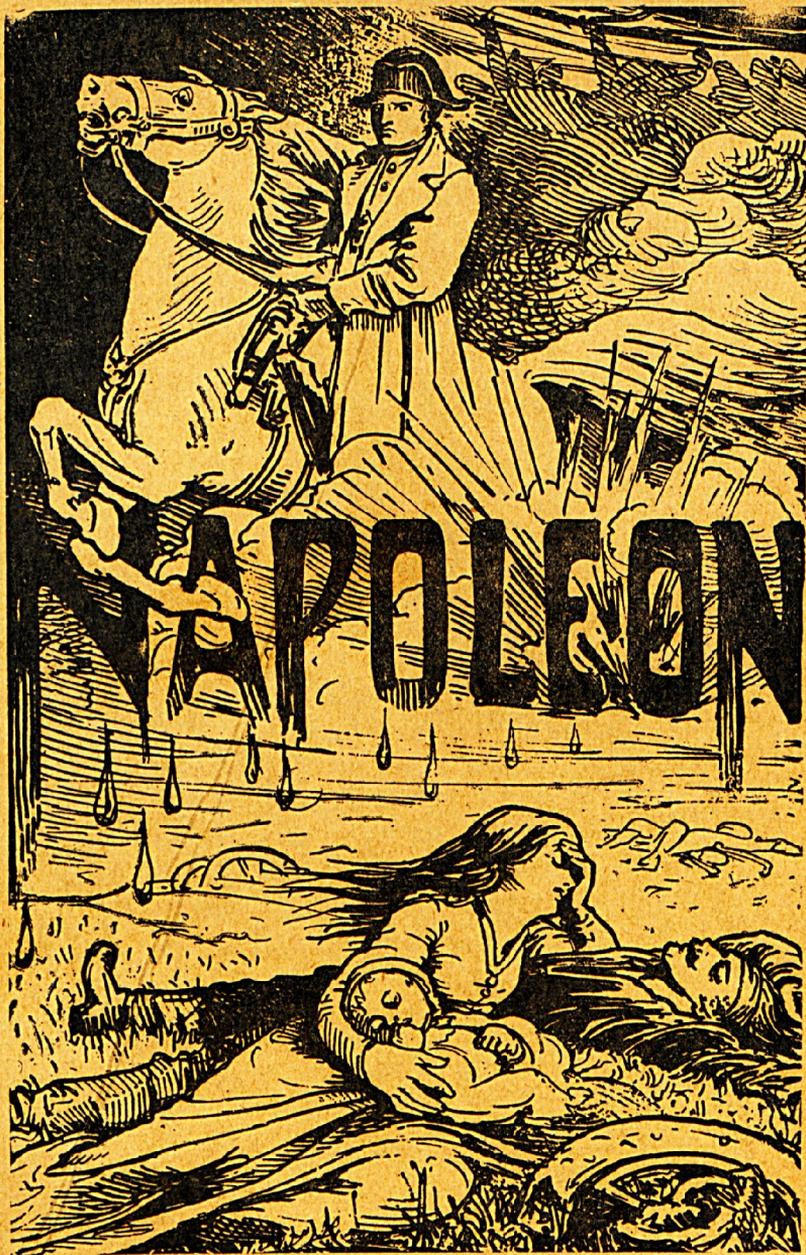


L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS

# NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS